



AUX ÉDITIONS CLÉMENTINE

*Roman*

Un goût amer et sucré comme le silence  
Boire les nuages dans une tasse de porcelaine  
Les enfants de Monte Cassino  
Comment j'ai tué le vieux  
La chronique des Dômes I

*Série Commissaire Pierucci*

Le destin ne s'en mêle pas  
Comme une absence de lumière  
Le tueur de douleur  
L'enfant  
L'obscur patience de la cellule  
Le trou dans le vent

La promenade gastronomique de Pierucci

*Chroniques*

Au jour le jour

*Guide*

Guide de Bonifacio, historique, 160 p.  
Guide de Bonifacio, L'indispensable.

DU MÊME AUTEUR

Pandora  
Les roses rouges de Naïma  
Mélusine  
Cruauté ordinaire

*Collection Soleil Noir*



MARIE-HÉLÈNE FERRARI

**Le diable est un ange comme les  
autres**

POLICIER  
Commissaire Pierucci

Éditions  
Clémentine



Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.



## PROLOGUE

Le chemin qu'il suivait avait la familiarité des lieux trop connus, qu'on ne prend plus la peine de regarder. Et pourtant, alors qu'il était en mesure d'anticiper chaque tournant et chacun des surgissements brutaux des imposants rochers de granit gris, il ne retrouvait autour de lui, ni la végétation habituelle ni la douceur mystérieuse qu'il appréciait tant dans la touffeur du maquis. Un même lieu et pourtant un autre lieu. Les taillis étaient infiniment plus denses, plus luxuriants, alors que parallèlement la route était plus large. Des lianes de ronces sombres tombaient des branches de chênes et des pommiers sauvages, qu'elles étouffaient en les échevelant lugubrement. Au craquement caractéristique des branches cassées il s'arrêta net, frissonnant ; le ciel lui semblait obscurci, menaçant. Il sentit une forme vicieuse de peur le gagner lentement, dont il ignorait la cause. Le mouflon fila devant lui sans

qu'il l'entende arriver, et fugitivement il se demanda ce qu'un mouflon pouvait faire ici dans la plaine, si loin des montagnes. Le mouflon était aussi incongru que le paysage. Pourtant l'instinct de la chasse le posséda, échauffa son sang. Il se lança à la poursuite de l'animal, coupa vers la gauche. Le repéra en contrebas, arrêté, hésitant, la tête tournée vers le sud. Ce n'était donc pas lui qu'il craignait... Le museau tendu, frémissant, les oreilles tourbillonnant en direction de sons qu'elle était seule à percevoir, la bête semblait saisie de terreur. Il s'avança doucement. Un buisson d'arbousiers lui cacha la vue pendant quelques secondes, et puis il fut presque sur le mouflon qui n'avait pas bougé. Soudain, jaillie d'en face, une pierre, lancée à toute force, frappa le poil brun en plein milieu du front. La victime s'abattit d'un coup au sol, tandis qu'une silhouette enveloppée d'une épaisse toile blanche bondissait, comme surgie de nulle part, se penchait sur le corps, plus rapide que la foudre, et d'un poing armé d'une lame très large, tranchait la tête, avec un mouvement d'une vélocité et d'une sûreté terrifiantes. Ce qui accentuait l'horreur de la scène, c'était qu'en mourant, le museau de la bête s'était transformé : un visage s'était formé, un visage abruti de terreur, émacié, creusé, aux yeux fous. C'est enfin la tête d'un homme, dégouttant de sang que brandit la forme blanche, dont la capuche largement rabattue sur le visage, ne révélait rien des traits. Le liquide rouge imbibait la manche, maculait le devant du vêtement. L'apparition poussa un cri. Le chasseur banda son arc, le pointa en direction de l'autre, lequel le voyait nettement, semblant

le fixer ; mais quand la flèche parvint au but, elle se ficha dans le tronc d'un chêne, traversant le spectre sans lui faire le moindre mal. Celui-ci éleva les deux mains au ciel, celle qui brandissait le trophée, et l'autre qui tenait une arme massive, anguleuse et dorée. Le chasseur sentit son cœur s'affoler, une sueur glacée lui parcourir les flancs ; ses mains tremblaient...

Pierucci se réveilla, étouffé par la terreur. Qu'est-ce que c'était que cela ? Jamais une troisième créature n'était apparue dans ses rêves de *mazzeru*, et jamais, au grand jamais, il n'avait eu aussi peur... Il sortit de la chambre comme si le contact des draps le brûlait, fila vers le rez-de-chaussée, où il se mit à faire les cent pas. C'était de tous les rêves qu'il avait l'habitude de faire, le pire, et de loin.



## I

Il avait erré de ville en ville, poussé par le vent, par la pluie, s'adossant aux entrées des supermarchés, mendiant de quoi aller plus loin. Depuis quand la rue était-elle devenue son foyer? Il ne savait plus. Le temps s'était changé en une boue brune, indistincte, compacte; il n'intégrait plus qu'aujourd'hui, à peine demain. L'heure qu'il vivait? – le délai que durerait son paquet de cigarettes, son litre de vin, les pièces qu'il avait dans la poche. D'ailleurs le temps qu'il faisait était bien plus important pour lui que le temps qui passait ou le temps futur. Il n'attendait plus rien. Quand il voyait passer les chariots pleins de nourriture, de lessive et de choses qui tressautaient devant lui sur les graviers, il ne ressentait plus aucun désir; il ne vivait pas sur la même rive que le reste de l'humanité; il était une feuille, poussée par le vent.

Ce matin, cela faisait trois jours que ce mendiant était arrivé. Il fallait agir avant que cette silhouette crasseuse et recroquevillée ne fasse partie du décor et qu'elle se mette à manquer, pensait celui qui l'observait. Un Roumain de plus qui vient et qui s'en va, un mendigot, une raclure, un mange-pain, un déchet... Ces gens-là sont les erreurs de la civilisation. Bien sûr, il aurait été préférable que son esprit soit plus vif, moins détruit par l'alcool. Serait-il apte à porter le Message? Il aurait presque mieux valu choisir deux messagers. Quel inconvénient! Davantage de travail! Le double! Peu importe. Le mendiant venait de se lever, il avait replié ses affaires, le carton sur lequel il avait écrit: « Pour Manger ». Le gobelet en plastique, le sac du surplus américain. Ses jambes étaient gourdes, sa tête embrumée. Il leva à peine la tête quand l'inconnu s'approcha de lui, la main tendue; la journée n'avait pas été bonne, tout ce qui arrivait était bon à prendre...

La méfiance que ressentent les SDF dans les univers urbains, liée à l'envie de vivre si chevillée au corps, cette méfiance animale qui datait des cavernes, s'était curieusement émoussée depuis qu'il avait mis les pieds sur le sol corse. Trop de tiédeur? Aucun signal d'alarme ne retentit dans les brumes spongieuses de son cerveau épuisé.

Pierucci était fatigué. Éteint, languissant et mou comme un corps abandonné, poussé par le vent et la force des courants. Un bois flotté. Sentiment insidieux qui s'étendait comme une marée grise. Lassitude d'un boulot appelé à devenir de plus en plus administratif,

détenu par des mains plus jeunes, plus expertes, plus diplômées... Petites réductions ordinaires de son espace, de sa liberté, de son indépendance, de son droit de penser, dirigisme subtil ou non, sous l'étendard de l'efficacité, infantilisation étatique répercutée à tous les étages, petits chefs, petits tyrans. Gros dégoût qui s'insinue lentement, sûrement. Le poids de ses errances, de sa solitude, de ses écarts alourdisait ses élans, de moins en moins fréquents; liberté au goût de prison. Il allait devoir choisir. Il se rigidifiait, le sentiment paralysant de culpabilité qui le hantait en ombre trop familière, ce sentiment qui le conduisait à user de son temps et de son énergie pour des inconnus, des rencontres aléatoires, des voix dans la nuit, des êtres sans substance sur lesquels il se penchait cependant, mais sans goût, sans passion, dans l'unique but inconscient de parvenir à se supporter lui-même. Mais ce sentiment-là s'estompait lui aussi, le laissant un peu plus nu et un peu plus dégoûté. Il se sentait englué d'égoïsme, comme on est englué de sueur. Trop éduqué, trop émotif, trop lui-même, trop Pierucci. Pourquoi le monde était-il devenu une vaste coalition octopussique qui n'avait d'autre but que d'enrayer la machine grippée de ses journées circulaires? Les temps changent plus vite que les êtres, et les êtres deviennent des inadaptés. Ils compensent alors leur infériorité vécue par des fictions névrotiques; lui pensait parfois que le monde le haïssait, mais il était encore assez conscient pour se rendre compte qu'il devenait un peu fou. Il avait eu son heure de gloire, celle des certitudes, et savait à présent qu'elles étaient bien dépassées. Quand il lui arrivait de pelleter

dans les sables mous de sa mémoire à la recherche de l'époque, aussi éloignée qu'étrangère, où il allait à son travail avec un frisson d'attente, il lui semblait voir s'agiter un inconnu. Était-ce l'âge, l'effet usant de la vie ? Quel pas sépare l'indifférence du dégoût ?

« Quand tu auras fini de pleurer sur ton triste sort, tu seras gentil de me dire ce que tu as prévu de manger ce soir... Je te signale que le frigo est vide, le placard est vide ! Les courses, c'est du n'importe quoi ! »

Angelo hurlait sa colère d'adolescent en pleine croissance et en manque de calories. Le frigo et le placard étaient approvisionnés, contrairement à ses allégations, mais il y manquait le Nutella, le beurre de cacahuètes et l'essentiel des denrées sucrées et grasses dont il s'em-piffrait. Ses crises de rage naissaient la plupart du temps de ces absences de provisions qu'il ressentait comme des insultes personnelles, un déni de son existence, un affront. Elles se prolongeaient dans les divers épiphénomènes de ses exigences : sorties, vêtements, moyens de transports et autres avatars des besoins adolescents que la société n'en finit pas de développer. Pierucci enfonça la tête dans ses épaules, hésitant entre la fuite et l'affrontement ; le courage prend bien des formes, ce n'est souvent rien d'autre que le choix du bon moment. Il prit sa décision brutalement, se leva et claqua la porte dans son dos. On n'est jamais trop vieux pour aimer, et on aime d'autant plus fort qu'on s'attendrit avec l'âge ; mais on s'insupporte davantage, à perdre ainsi du temps dans des conflits qui n'ont d'autres buts que de tester les cornes neuves sur le front de l'enfant. Ainsi va la vie :

le vieux mâle livre son dernier combat, le plus mortel, car il y mêle la tendresse et se défend moins ; le moment est proche où il mettra genou à terre. Il le sait, il soupire, la porte claque. Faire un tour dehors, aller respirer. Il va pleuvoir, l'air a cette saveur moite et lourde des moments qui précèdent la pluie. On l'attend, on l'espère, comme si elle allait nous purifier et faire couler ce poids qui fait ployer les épaules. La fuite... Angelo déteste ce mode de réponse, il a besoin d'obstacles.